

Regarder plus loin

Le matin, Bassens s'éveille avant même que toute la ville soit levée. Sur les quais, les premières équipes ont déjà pris leur poste. À la gare, des voyageurs attendent le train vers Bordeaux. Plus haut, dans les quartiers, des volets s'ouvrent, des parents pressent les enfants avant l'école, des agents commencent leur tournée. Puis les commerces lèvent leur rideau et les rues retrouvent peu à peu leur mouvement. Fleuve, plaine et coteaux s'éveillent ensemble. Bassens est déjà tout entière là : populaire et industrielle, verte et portuaire, faite de travail, de familles, de voisinages, de départs et de retours.

Rien de spectaculaire en apparence, et pourtant c'est peut-être dans ces scènes ordinaires qu'une ville se raconte le mieux.

Car une ville n'est pas seulement faite de bâtiments, de rues ou de projets. Elle est faite de vies qui se croisent, de lieux que l'on partage, de services que l'on croit parfois éternels, de gestes répétés chaque jour et de liens que l'on ne remarque vraiment que lorsqu'ils viennent à manquer. Elle est aussi faite de ce que d'autres ont construit avant nous, de ce que nous choisissons de préserver aujourd'hui et de ce que nous préparons pour des femmes et des hommes que nous ne connaissons pas encore.

J'ai longtemps regardé l'action municipale à cette hauteur-là : celle du quotidien, où il faut accompagner une famille, réparer un bâtiment, aménager une rue, préparer un événement, résoudre une difficulté et, parfois, traverser une crise.

C'est toute la force d'une commune : être suffisamment proche pour voir ce qu'une décision change réellement dans une vie. Connaître les lieux, les usages, les fragilités. Pouvoir écouter, réunir, réparer et, lorsque c'est possible, agir vite.

Mais cette proximité porte aussi un risque : à force de regarder ce qui presse, ne plus regarder assez loin.

Les urgences se succèdent, tandis que les projets obéissent à d'autres calendriers. Une décision prise aujourd'hui peut produire ses effets demain, dans cinq ans ou dans quinze ans ; une école que l'on rénove, un arbre que l'on plante, une digue que l'on renforce, une zone industrielle que l'on transforme ou une dette que l'on contracte engagent bien davantage que le présent.

Gouverner une ville, c'est donc tenir ensemble deux exigences qui semblent parfois contradictoires : répondre à ce qui ne peut pas attendre et préparer ce que nous ne verrons peut-être pas nous-mêmes aboutir.

Il faut accueillir de nouveaux habitants sans effacer l'identité de Bassens. Permettre le développement économique sans considérer les nuisances comme une fatalité. Adapter la ville au changement climatique sans séparer l'écologie de la justice sociale. Moderniser les services publics sans les rendre plus lointains. Construire lorsque cela est nécessaire, mais prendre d'abord soin de ce qui existe.

C'est de cette réflexion qu'est né ce livre, autour d'une question finalement très simple : comment agir aujourd'hui sans enfermer demain ni écrire l'avenir à la place de celles et ceux qui viendront après nous ? Personne ne sait exactement à quoi ressemblera la ville dans quinze ans, quels métiers y

seront exercés, quelles technologies auront transformé nos vies ni quelles nouvelles épreuves nous aurons à affronter. Mais ne pas connaître l'avenir ne dispense pas de le préparer.

L'année 2040 n'est pas une échéance magique. Elle ne marque ni la fin d'un projet ni l'aboutissement d'une ville qui serait enfin achevée. Elle nous donne simplement la distance nécessaire pour lever les yeux.

Car 2040, c'est à peu près l'espace d'une génération. Assez proche pour que les décisions prises aujourd'hui y produisent leurs effets. Assez loin pour nous obliger à sortir du calendrier d'un mandat.

Regarder vers 2040, c'est donc accepter de penser au-delà de nous-mêmes. Les villes ne se construisent pas au rythme des mandats. Une école, un quartier, une politique éducative, la transformation d'une zone industrielle, la protection contre les inondations ou l'adaptation au changement climatique s'inscrivent dans un temps beaucoup plus long.

Certains projets sont imaginés, décidés et achevés par les mêmes personnes. D'autres sont préparés par une génération, engagés par une deuxième et pleinement vécus par une troisième.

Nous ne partons jamais de rien. Ce que nous engageons aujourd'hui prend appui sur le travail de celles et ceux qui nous ont précédés. Le reconnaître n'enlève rien à notre responsabilité d'agir ; il rappelle simplement que nos choix s'inscrivent dans une histoire plus longue que nous et qu'il nous appartiendra, à notre tour, d'en passer le témoin.

Cette continuité exige un cap que, pour Bassens, je formulerais simplement ainsi : préserver les équilibres, préparer l'avenir.

Préserver les équilibres, ce n'est pas préserver Bassens de tout changement. Notre ville n'a jamais été immobile. Le village s'est transformé avec le port et l'industrie, l'arrivée de nouvelles familles, la construction de nouveaux quartiers, le développement des services publics et son inscription progressive dans la métropole. Chaque génération a trouvé une ville différente de celle qu'avait connue la précédente.

Bassens continuera de changer. La question n'est donc pas de savoir comment l'en empêcher, mais comment accompagner ces transformations sans perdre ce qui fait que nous nous y reconnaissons encore. Ce sont parfois des choses que l'on remarque à peine tant qu'elles sont là : des paysages du fleuve, de la plaine et des coteaux, un marché vivant le dimanche matin, une école proche de chez soi, une association où l'on trouve sa place, un service public où l'on peut encore parler à quelqu'un, un voisin que l'on connaît, une mémoire ouvrière et portuaire qui continue de se transmettre. Tout cela ne se mesure pas facilement. Pourtant, tout cela fait une ville.

Préserver ne signifie donc pas figer, mais savoir reconnaître ce qui a de la valeur avant de l'avoir perdu.

Préparer l'avenir demande le même discernement, car il ne s'agit ni d'accumuler les projets ni de multiplier les promesses, mais d'agir suffisamment tôt.

Il nous faut entretenir avant de devoir reconstruire, prévenir avant d'avoir à réparer, former avant que les compétences ne viennent à manquer, planter avant que l'ombre ne devienne

indispensable, adapter nos écoles et nos équipements avant que les fortes chaleurs ne les rendent difficiles à vivre, et transformer notre industrie avant que les contraintes ne nous imposent d'agir dans l'urgence.

Préparer l'avenir, c'est aussi préserver des marges de choix. Des ressources naturelles, du foncier, des finances solides, des services publics capables d'évoluer et des coopérations suffisamment fortes pour agir lorsque la commune ne peut pas agir seule.

Car le véritable héritage que nous laisserons ne sera pas seulement constitué de ce que nous aurons construit. Il sera aussi fait de tout ce que nous aurons rendu encore possible.

Cette responsabilité dépasse nécessairement les limites de Bassens. Notre ville occupe une position singulière, entre la rive droite de la métropole et la presqu'île d'Ambès, entre trois paysages singuliers, entre des quartiers résidentiels et l'un des grands territoires industriels et portuaires de l'agglomération. Cette situation pourrait n'être qu'une singularité géographique, mais je crois qu'elle nous confère une responsabilité : celle de relier.

Relier les territoires, les activités et les habitants. Faire dialoguer l'industrie et la ville, le développement économique et la qualité de vie, la métropole et la presqu'île. Porter des sujets qui ne s'arrêtent pas aux frontières communales : les déplacements, l'emploi, la qualité de l'air, l'eau, les risques, l'énergie ou encore les continuités écologiques.

Bassens n'est pas située au bout de la métropole, mais à l'endroit même où plusieurs territoires commencent.

C'est depuis cette place particulière que ce livre regarde Bassens. Il ne parle pas d'abord d'institutions, de compétences ou de périmètres administratifs. Il parle d'une ville et de celles et ceux qui la font vivre.

Des enfants qui y grandissent et des anciens qui en portent la mémoire. Des bénévoles qui font vivre les associations, des commerçants, des enseignants, des agents publics, des acteurs économiques, des femmes et des hommes qui travaillent sur le port et dans les entreprises. De ceux qui vivent ici depuis toujours comme de ceux qui viennent d'y poser leurs premiers repères.

Il parle aussi de nos contradictions. D'une ville qui veut rester proche tout en appartenant pleinement à une métropole. D'un territoire fier de son histoire industrielle mais qui doit en réussir la transformation. D'une commune qui veut accueillir sans se perdre, construire sans tout artificialiser, protéger sans se refermer, se moderniser sans éloigner les services de ceux qui en ont besoin.

Ce livre n'est donc ni le récit d'un mandat ni un catalogue de réalisations. Il ne prétend pas davantage constituer un programme pour les quinze prochaines années. Son sujet est plus simple et, au fond, plus exigeant : quelle ville voulons-nous continuer à construire ensemble ?

Répondre à cette question suppose d'assumer des convictions, car regarder loin ne signifie jamais regarder de nulle part. Je crois que l'école demeure le premier lieu de l'égalité. Que la transition écologique ne réussira pas si elle se fait au détriment de la justice sociale. Que des services publics humains et accessibles restent indispensables à une société qui ne veut laisser personne au bord du chemin. Que la sécurité

suppose à la fois prévention, présence, protection et confiance. Que la participation citoyenne et la culture enrichissent les dimensions environnementale, sociale et économique du développement durable : la première en associant chacun aux choix collectifs, la seconde en nourrissant l'émancipation, la cohésion sociale et l'esprit critique.

Je crois également que l'économie et l'industrie peuvent se transformer sans renier l'histoire qui les a liées à Bassens. Que la République se construit autant dans les grands principes que dans la manière d'accueillir un enfant à l'école, d'accompagner une personne fragilisée, d'écouter un désaccord ou de rendre un service accessible à chacun.

Et je crois qu'une responsabilité publique oblige à écouter, expliquer, décider et rendre compte. À accepter aussi que l'on puisse se tromper, corriger et apprendre.

Ces convictions donnent une direction sans prétendre apporter toutes les réponses, et c'est sans doute mieux ainsi. Car une ville n'appartient jamais à une seule génération, encore moins à une seule équipe municipale. Elle est une œuvre collective, souvent anonyme. Elle se construit par les décisions publiques, mais aussi par le travail des agents, l'engagement des associations, les initiatives des habitants et des entreprises, les projets des écoles, les solidarités de voisinage et parfois même les désaccords lorsqu'ils nous obligent à mieux comprendre, à expliquer ou à changer.

C'est peut-être cela, au fond, l'Esprit Bassens.

Non pas un slogan. Encore moins une identité dans laquelle il faudrait enfermer la ville. Plutôt une manière de tenir ensemble ce qui pourrait s'opposer : la proximité et l'ouverture,

la mémoire et le mouvement, la solidarité et la responsabilité, l'attachement à Bassens et la volonté de regarder au-delà de ses frontières.

Cet esprit ne nous appartient pas : nous l'avons reçu, enrichi et parfois transformé, comme d'autres continueront à le faire après nous. Et c'est peut-être là que commence véritablement la question de 2040.

L'avenir de Bassens ne commencera pas en 2040, car il est déjà là : dans une cour d'école que l'on adapte aux fortes chaleurs, dans un arbre que l'on plante sans savoir qui profitera de son ombre, dans un bâtiment que l'on entretient plutôt que d'attendre qu'il se dégrade, dans une activité économique que l'on aide à se transformer, dans une mémoire que l'on prend le temps de transmettre ou dans une coopération engagée aujourd'hui dont d'autres poursuivront demain le chemin.

Nous ne savons pas exactement ce que sera Bassens en 2040, et c'est précisément ce qui laisse toute sa place à l'avenir. Notre responsabilité n'est pas de décider aujourd'hui de tout ce que les générations suivantes devront faire. Elle est de leur transmettre une ville suffisamment solide pour affronter ce qui vient, suffisamment vivante pour continuer à évoluer et suffisamment libre pour qu'elles puissent, à leur tour, choisir. Car une ville ne nous est jamais donnée pour toujours, elle nous est confiée.